Création et Rédemption

PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME ÉPISODE

La Fille du Marquis

Pourquoi ? Que de fois j'ai vu se dresser cette interrogation sur le chemin de la vie humaine.

Parce que c'était leur destinée d'être arrêtés à Bordeaux, et que toute leur existence peut-être devait découler de cette arrestation.

Pendant qu'elle est chez son oncle, Terezia apprend qu'un capitaine de vaisseau anglais, qui devait mettre à la voile emportant trois cents émigrés, refuse de lever l'ancre, parce que la somme qui devait lui être comptée n'est point complète. Il manque trois mille francs à cette somme, et, ni par eux, ni par leurs amis, les fugitifs ne peuvent la faire.

Depuis trois jours ils attendent dans l'espoir et dans l'angoisse.

Terezia, qui ne dispose pas de sa fortune, demande trois mille francs à son mari, qui lui dit que, fugitif lui-même, il ne peut se dessaisir d'une si forte somme.

Trois mille francs en or, à cette époque, c'était une fortune.

Elle s'adresse à son oncle, qui fait une partie de la somme ; elle vend des bijoux pour le reste et va porter les trois mille francs au capitaine anglais, qui attendait dans une auberge de la ville.

Le capitaine demande à l'aubergiste quelle est cette jolie femme qui sort de chez lui, et qui n'a pas voulu dire son nom.

L'aubergiste la regarda s'éloigner ; il ne la connaît pas : elle n'est pas de Bordeaux.

Le capitaine raconte à son hôte qu'elle vient de lui apporter les trois mille francs qu'il attendait, et qu'il va partir.

Et, en effet, il règle son compte et part.

L'aubergiste était robespierriste ; il court au comité et dénonce la citoyenne... Il voudrait bien dire son nom, mais il ne le sait pas. Il sait seulement qu'elle est très jeune et très jolie.

En revenant du comité, il traverse la place du Théâtre et voit la marquise de Fontenay se promener au bras de son oncle Cabarrus. Il reconnaît la femme mystérieuse, il confie le secret à trois ou quatre amis terroristes comme lui, et tous se mettent à suivre Terezia en criant :

— La voilà ! la voilà celle qui donne de l'argent aux Anglais pour sauver les aristocrates !

Les terroristes se jettent sur elle et l'arrachent au bras de son oncle.

Peut-être allait-on la mettre en morceaux sur place, sans forme de procès, lorsqu'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, beau, portant admirablement le costume des députés en mission, voit du balcon de son appartement ce qui se passe sur la place, se précipite dehors, fend la foule, arrive à Terezia, lui prend le bras et dit :

— Je suis le représentant Tallien. Je connais cette femme. Si elle est coupable, elle appartient à la justice ; si elle ne l'est pas, frapper une femme, et une femme innocente, serait un double crime ; sans compter, ajoute-t-il, ce qu'il y a de lâche à maltraiter une femme !

Et Tallien, remettant la marquise de Fontenay au bras de son oncle Cabarrus qu'il reconnaît, lui dit tout bas :

— Fuyez ! vous n'avez pas de temps à perdre.

Mais Tallien avait compté sans le président du tribunal révolutionnaire, Lacombe. Lacombe, qui avait appris ce qui venait de se passer, avait ordonné d'arrêter la marquise de Fontenay.

On l'arrêta comme elle faisait mettre les chevaux à la voiture pour partir.

Le lendemain de son arrestation, Tallien se présenta au greffe.

Tallien n'avait-il pas réellement reconnu madame de Fontenay ou avait-il fait semblant de ne pas la reconnaître ?

L'amour-propre de la belle Terezia voulait qu'il eût fait semblant.

Je n'avais jamais vu Tallien à cette époque ; je reçus donc sur lui les impressions que voulut me faire partager la belle prisonnière.

Ses relations jusque-là avec Tallien avaient été tout un roman ; seulement ce roman était-il fait par un caprice du hasard ou par un calcul de la Providence ?

Le dénouement donnera raison à l'un ou à l'autre.

Voilà ce que m'a raconté Terezia, voilà ce que j'écris sous sa dictée.

Madame Lebrun était alors le peintre à la mode pour les femmes ; elle voyait la nature sous son côté le plus beau et le plus gracieux. Il en résultait que la plus jolie femme était encore embellie et gracieusée par elle.

Le marquis de Fontenay voulut avoir, plus pour montrer à ses amis que pour le voir lui-même, un portrait de sa femme.

Il la conduisit chez madame Lebrun, qui, en extase devant la beauté du modèle, s'engagea à faire le portrait, mais à la condition qu'on lui donnerait autant de séances qu'elle en demanderait.

Quand madame Lebrun, en effet, avait une femme d'une beauté médiocre à peindre, une fois qu'elle l'avait embellie, tout était dit ; le modèle n'en pouvait demander davantage.

Mais quand le modèle était lui-même une beauté parfaite, c'était madame Lebrun qui recevait sa leçon de la nature au lieu de la lui donner, et alors elle ne négligeait rien pour atteindre à la reproduction parfaite de l'original qu'elle avait sous les yeux.

Madame Lebrun dans ce cas, et lors des dernières séances, prenait avis de tout le monde, si bien que M. de Fontenay, désireux de tenir enfin le portrait qu'on lui faisait tant attendre, avait un jour invité quelques-uns de ses amis à assister à la dernière ou tout au moins à l'avant-dernière séance du portrait que madame Lebrun était en train de faire de sa femme.

Rivarol était un de ses amis.

Comme presque tous les hommes dont l'esprit touche au génie, mais n'y atteint pas, Rivarol, étincelant dans la conversation, perdait énormément la plume à la main, et surchargeait de ratures une écriture déjà indéchiffrable par elle-même.

Il avait fait pour le libraire Panckoucke le prospectus d'un nouveau journal que celui-ci venait de publier.

Les compositeurs et le prote s'étaient échinés sur le prospectus de Rivarol, et n'étaient point arrivés à le lire.

Tallien, qui était correcteur chez l'illustre libraire, proposa de porter le prospectus à M. Rivarol, de le lire avec lui, et, après cette espèce de traduction, de revenir le faire composer.

En conséquence, il s'était présenté chez Rivarol, avait insisté pour le voir, et avait obtenu de sa servante cette confidence qu'il était chez madame Lebrun, c'est-à-dire dans la maison à côté.

Tallien se présenta, trouva la porte de l'appartement ouverte, chercha vainement quelqu'un pour l'annoncer, entendit parler dans l'atelier, et usant du privilège qui commençait à mettre toutes les classes sur le même pied, il ouvrit la porte et entra.

Tallien, en homme d'esprit qu'il était, eut trois mouvements parfaitement distincts et parfaitement appréciables : le premier, pour madame Lebrun, mouvement de respect ; le second pour madame de Fontenay, mouvement d'admiration ; le troisième, pour Rivarol, mouvement de condescendance envers l'homme d'esprit et de réputation.

Puis se tournant vers madame Lebrun avec beaucoup d'aisance et de grâce :

— Madame, lui dit-il, j'ai un avis fort pressé à demander sur un de ses ouvrages à M. de Rivarol. M. de Rivarol est fort difficile à trouver chez lui. On m'a renvoyé chez vous, et je me suis hasardé, autant par le désir de connaître un peintre célèbre que par le besoin de trouver M. Rivarol, je me suis hasardé à commettre cette indiscrétion.

Tallien avait vingt ans à peine à cette époque ; lui aussi, comme Terezia, était dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté ; de longs cheveux noirs, bouclés naturellement et se séparant sur le front, encadraient un visage éclairé par des yeux magnifiques, où brillait le germe de toutes les ambitions.

Madame Lebrun, admiratrice du beau, comme nous l'avons dit, salua Tallien, et, étendant la main vers Rivarol :

— Faites comme chez vous, dit-elle, voici celui que vous cherchez.

Rivarol, un peu blessé du procès fait à son écriture, voulut traiter Tallien en petit prote d'imprimerie. Mais Tallien, très-fort sur le latin et sur le grec, releva avec beaucoup d'esprit deux fautes faites par M. de Rivarol, l'une dans la langue de Cicéron, l'autre dans celle de Démosthènes. Rivarol, qui avait cru faire rire aux dépens de Tallien, comprit que Tallien venait de faire rire aux siens et se tut.

Tallien allait se retirer lorsque madame Lebrun l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-elle, vous venez de signaler si heureusement deux erreurs de langue à M. de Rivarol, que je ne doute pas que vous n'ayez étudié Apelle et Phidias comme vous avez étudié Cicéron et Démosthènes. Vous n'êtes pas flatteur, monsieur, et c'est ce qu'il me faut, car tous ceux qui m'entourent ne sont occupés, quelque chose que je puisse leur dire, qu'à me cacher les défauts de mes œuvres.

Tallien se rapprocha sans embarras, et comme acceptant cette fonction de juge qui lui était dévolue.

Puis il regarda le portrait longuement et longuement l'original.

(A suivre)

ANNONCES JUDICIAIRES, COMMERCIALES ET AVIS DIVERS

Etude de Me FESSY-MOYSE, licencié en droit, notaire à St-Etienne, place du Peuple, 26.

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

D'UN GRAND

Tènement d'Immeubles

Sis à Saint-Etienne, en façade sur les rues de la Montat, de la Verrerie et de la Chance

Comprenant :

1° Une grande Maison, rue de la montat, 50, élevée sur caves, de rez-de-chaussée et trois étages, avec 7 ouvertures de façade par étage ;

2° Une Maison, rue de la Verrerie, élevée de rez-de-chaussée, deux étages et greniers, avec 10 ouvertures de façade par étage ;

3° Une Maison, rue de la Chance, élevée sur caves, de rez-de-chaussée, un étage et greniers, avec 6 ouvertures de façade par étage.

Revenu brut : 7.845 francs

Charges comprenant : impôts, eau, gaz, assurances : **1.113** francs

Mise à Prix : 70.000 fr.

L'adjudication aura lieu

le Samedi 18 mars 1893, à 3 heures du soir

En l'étude et par le ministère de Me FESSY-MOYSE, notaire à Saint-Etienne, place du Peuple, 26

Pour tous renseignements, s'adresser à Me Fessy-Moyse, notaire, dépositaire du cahier des charges.

LES MÉMOIRES DU DIABLE

PAR

Frédéric Soulié

Celui-ci trouva la leçon passablement audacieuse, et lança sur le vieillard un coup d'œil qui l'avertit de son impertinence, mais qui s'arrêta devant le regard calme et serein du vieillard. Durand ouvrit la lettre et la lut, elle ne contenait que ce peu de mots écrits à la hâte :

« Monsieur et ami,

« M. Félix, qui vous remettra cette lettre, est un ancien négociant qui a éprouvé de grands malheurs. Je vous saurai gré de ce que vous pourrez faire pour lui. »

— Cette lettre est de M. Dupont, de Marseille ? dit Durand.

— Oui, Monsieur.

— Je ne laisserai pas sans secours un homme qui m'a été recommandé par M. Dumont, dit le banquier dédaigneusement. Voilà ce que je puis pour vous, Monsieur, ajouta-t-il en prenant une pile d'argent dans son bureau et en l'offrant au vieillard.

— Ce n'est pas assez, dit M. Félix.

— Que signifie ce ton ? s'écria Durand.

— Veuillez m'écouter, Monsieur.

— Volontiers, mais hâtez-vous ; mes affaires me réclament.

— Je tâcherai d'être bref. Je suis issu d'une bonne famille de commerce. Mon père me fit donner une excellente éducation.

— C'est un bienfait dont je n'ai pas joui, Monsieur.

— Vous... dit le vieillard en fronçant le sourcil.

Puis il reprit :

— C'est vrai, on me l'a dit. J'ai été plus heureux, moi. J'avais vingt ans lorsque mon père mourut et me laissa une fortune immense. Mais ses spéculations avec l'Inde et la Chine, si heureuses dans ses mains, périclitèrent dans les miennes.

— Vous n'aviez pas été élevé à la rude école de la pauvreté, Monsieur ; c'est qu'on ne connaît le prix de l'argent que lorsqu'il a été amassé par le travail.

— Vous avez raison, sans doute, Monsieur. Toujours est-il qu'à l'époque où la révolution éclata, mes affaires commençaient à chanceler, et que la guerre avec l'Angleterre m'ayant enlevé de riches cargaisons, je fus ruiné et forcé de faire...

— Faillite, dit le banquier en interrompant le vieillard qui semblait hésiter à prononcer ce mot.

— J'ai fait banqueroute, reprit courageusement M. Félix ; je me suis échappé de France avec quelques ressources, et j'ai été condamné...

— Comme banqueroutier ? dit le banquier en tressaillant.

Puis il se remit et reprit :

— Eh bien ! Monsieur, que puis-je faire à cela ?

— Le voici. Il y a plus de trente ans que j'ai quitté la France. Ce temps, je l'ai occupé, non pas à refaire la fortune que j'ai perdue, mais à regagner assez pour pouvoir payer tous mes créanciers ou leurs héritiers, afin de faire réhabiliter mon nom. J'y suis parvenu à peu près, Monsieur : j'ai donné tout ce que j'ai rapporté des Etats-Unis, il ne me reste rien, mais il me manque encore une somme de cinquante mille francs.

— Et vous venez me la demander, peut-être ? dit le banquier.

— Je viens vous la demander, Monsieur.

— Pardon, mon cher Monsieur ; mais en vérité, je ne vous conçois pas. Je veux croire à votre histoire, et je n'ai pas l'intention de vous dire rien de désobligeant. Mais je ne puis me faire le trésorier de tous les faillis de France.

— N'oubliez pas que c'est un vieillard de quatre-vingts ans qui vous demande le moyen de recouvrer son honneur.

— Ce n'est pas moi qui vous l'ai fait perdre.

— Cinquante mille francs sont une somme énorme sans doute ; mais vous les avez mis quelquefois dans l'achat d'un tableau.

— Je crois avoir le droit de faire de ma fortune ce qu'il me plait, dit brutalement le banquier ; car cette fortune, je l'ai gagnée sou à sou, je n'ai pas été un riche héritier ; mon père...

— Votre père ! dit le vieillard avec une vive émotion.

— Mon père ne m'a pas laissé des millions à dissiper. C'était un ouvrier, Monsieur, honnête ouvrier à la vérité. Je suis né pauvre, j'ai vécu pauvre, et c'est pour cela, Monsieur, que je ne me crois pas obligé de réparer les folies et les imprudences des gens qui ont été riches et qui n'ont pas su le demeurer.

— Si vous saviez quel sentiment m'a poussé à cette fatale détermination, vous auriez pitié de moi.

— Adressez-vous à M. Dumont, Monsieur.

— Pardon, dit le vieillard en se levant et avec un accent presque solennel, je croyais que vous m'auriez mieux compris que lui.

Il salua le banquier et sortit.

— Eh bien ! fit le Diable en s'interrompant, que dites-vous du bienfaisant millionnaire ?

— Ma foi, dit Luizzi, il avait quelque raison. Jeter cinquante mille francs à la tête du premier venu me paraîtrait un peu maladroit.

— J'en connais de moins riches qui en donnent deux cent cinquante mille à des drôles parce qu'ils intéressent leur vanité, dit le Diable.

Ceci rappela au baron sa sottise dans l'affaire de Henri Donezau, et il se tut, ne voulant pas donner à Satan l'occasion de lui dire quelques impertinences dont il ne pourrait lui demander raison, le Diable et les prêtres s'étant interdit le duel.

— Décidément, fit le poète, vous en voulez à la finance bourgeoise, et votre portrait du gentilhomme me le prouve.

— Vous allez voir, dit Satan ; mais, avant d'arriver à de nouveaux personnages, permettez-moi d'en finir avec Mathieu Durand.

Celui-ci se promena seul dans son cabinet pendant quelque temps après la sortie de M. Félix et avec une humeur manifeste ; puis, au bout de trois ou quatre minutes, il sonna violemment et dit à son valet de chambre :

« — Si ce monsieur qui sort d'ici se représente jamais, vous ne le recevrez pas.

— Oui monsieur.

— Qui est là ?

— Une douzaine de personnes, venant, à ce qu'elles m'ont dit, de la part de M. Daneau.

— C'est bien ! c'est bien ! repartit le banquier d'un air qui redevint tout joyeux ; faites-les entrer. »

Ce fut d'abord un entrepreneur de serrurerie.

« — Que désirez-vous, Monsieur ? lui dit le banquier, comme s'il ne savait pas pourquoi il venait.

— Vous demander une simple explication. M. Daneau nous a remis des bons sur votre caisse et des billets à ordre payables chez vous.

Les bons n'ont pas été payés, et nous devons craindre que les billets ne le soient pas...

— Ils le seront, et les mandats aussi.

— Ah !... Ainsi ce qu'il nous a dit est vrai ? M. Daneau a chez vous un crédit de quatre cent mille francs ?

— Oui, Monsieur.

— Vous l'avez sauvé, Monsieur.

— Mais ce n'est pas pour lui seul que j'ai agi ainsi... Je sais quels sont ses engagements envers vous et beaucoup d'autres ; et tant que je le pourrai, Monsieur, je soutiendrai un homme de qui dépend la fortune de tant d'honnêtes gens, et, par suite, celle de tant d'ouvriers.

— Ah ! monsieur Durand, voilà qui est digne de votre cœur ! Nul banquier à Paris n'eût fait cela.

— C'est que ce n'est pas seulement le banquier qui le fait, Monsieur, c'est l'homme qui se souvient de ce qu'il a été ; c'est l'homme qui, comme vous tous, a commencé par le travail ; c'est l'homme du peuple, enfin.

— Ah ! nous savons que vous êtes l'ami des ouvriers et des honnêtes gens.

— Je fais pour eux ce que je puis, et je regrette de ne pas pouvoir davantage.

— Et que pouvez-vous désirer dans votre position, monsieur Mathieu Durand ?

— Pour moi, rien... Mais quelquefois j'ai pensé que, si les droits du peuple étaient mieux défendus à la tribune...

— Je suis électeur, monsieur Durand ; et si jamais vous vous mettiez sur les rangs...

— Je n'y songe pas... Mais vous devez être pressés... Je vais viser vos mandats, et ils seront payés. »

Et l'entrepreneur de serrurerie sortit ravi.

Puis, entrèrent les autres entrepreneurs envoyés par M. Daneau : dix, douze, quinze, et ce fut à peu près dix, douze, quinze fois la même scène avec des variantes très légères, jusqu'au moment où M. Séjan parut dans le cabinet de son patron.

— Eh bien ! Séjan, où en sommes-nous ? lui dit le banquier.

— Toujours la même chose, Monsieur. Je crains que la fin du mois ne soit dure. Je n'ose presque plus tirer sur nos petits commettants de province, car la plupart des traites me reviennent.

— Ce sont des sommes sans importance.

(A suivre)

On s'abonne sans frais au STÉPHANOIS *dans tous les bureaux de poste.*